

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 47

Artikel: L'homo et lo lutzèrou
Autor: Moratel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quelques jours déjà dans nos journaux. L'idée est heureuse et nous ne doutons pas qu'elle ne fasse son chemin. Plusieurs dons sont déjà parvenus dans les différents dépôts (*) et nous espérons en voir augmenter le nombre d'ici au 26 courant. Cependant il serait bon que les personnes qui ont l'intention de contribuer à cette œuvre s'empressassent d'envoyer leurs dons afin de faciliter la tâche du comité chargé d'organiser la vente des billets, ce qui ne peut guère se faire avant d'avoir recueilli la totalité des objets offerts.

Donnez pour la tombola, dirons nous à tout le monde, car il est bien peu de gens qui ne puissent y apporter leur obole.

A l'épicier nous dirons : Prenez deux grosses poignées de *Chéribon*, mettez le tout dans un cornet, ficellez et donnez pour la tombola.

A l'horloger : décrochez ce vieux *coucou* qui s'ennuie au fond de votre boutique, depuis quinze ans; et pour le faire prendre l'air et le soleil, envoyez-le faire un tour à Beau-Séjour.

Au charcutier : levez les bras au ciel et saisissez ce long saucisson de Boulogne, qui souffre et se plaint, serré dans les ficelles qui l'étreignent.

Et à tant d'autres industriels et commerçants, nous dirons : Regardez un instant au fond de vos magasins, dans vos dépôts, fouillez dans les tiroirs. Oh ! que de rossignols qui seront charmés de chanter pour la tombola !

Et vous, privilégiés de la fortune, faites le tour de vos somptueux appartements, explorez les marbres des cheminées, les corniches, les vieilles armoires où reposent tant d'objets de fantaisie auxquels vous ne faites plus attention et dont vos yeux sont fatigués. Transformez cet inutile superflu en dons généreux pour ceux qui souffrent et vous tendent la main.

Il est tant de choses qu'on peut donner ainsi « sans se gêner, » comme on dit, dont on n'est ni plus riche, ni plus pauvre le lendemain, et qui sont d'une incontestable utilité dans les œuvres de bienfaisance du genre de celle pour laquelle nous adressons cet appel.

L. M.

L'homo et lo lutzèrou.

Quemein pèr lè z'osi sant iu lè lutzèrou,
Soveint lè dzein d'esprit sant teniâi por dâi fou.
Sein lè tzertsi tant liein, po houei dévesein pirè
D'au premi que l'a de que noutra terra virè.
Por avâi iu tant bî et trovâ la vretâ,
Vo sèdè prau quemein l'è z'u persècutâ;
Quemein, quand dâi z'einfan la tropa l'insurtavè,
Dè pouaire dâi plhe grô, dein lè boû sè sauvavè.
Ci fou l'amavè mi vivre permi lè z'or
Que d'itre per lè dzein mautrètâ ti lè dzor,
On iâdzo, bin catsi dein la fonda d'on tsano,
Je desâi : M'an bailli lo cou de pî de l'âno;

(*) MM. Coffin, chapelier, place St-François.
Gussmann, magasin Juvet place du Pont.
L. Monnet, place St-Laurent.

** Lo lutzèrou ou lo lutzéran, le chat-huant.

Mâ ne m'ein dèdio pas : du que lo mond'è fé
La terra l'a veri, tant bein que vir' adé.
Mâ voudre bin savâi por quiè, dein mon velâdzo,
Lè dzein ein volhant tant à mon pouro vesâdzo.
Adan on lutzèrou que l'avâi cein oïu,
Epouâiri per lo bri, sô frou de son boïu.
Ti lè z'osi dau bou, d'au mâitein et dâi ruvé,
Sè baillant ti lo mot : lè dzé, lè pia, lè tchuvé,
Lè corbè, lè quinson, tant qu'âi tserdinolet,
Vignant au lutzèrou djuî de lau sublhet.
Quand bin lau z'a rein fé, ti contre li l'einradzan,
A lai fère dau mau per lau cri s'eincoradzan :
« Ci jèsuistre d'osi, quoui lo porràî amâ ?
» Lai faut crèva lè jè, tot vi lo faut plhoumâ.
Mâ l'homo de dèso, asse bon que lè sâdzo,
Tâ binstou à botsi ci l'einfèrna tapâdzo,
Et pu au lutzèrou dèmanda sein tardâ
Porquî ti lè z'osi lo veniant bregandâ.
— « La réson, ein dou mots ie vo la deri tota :
L'è que ie vâyo bî iô leu ne veyant gotta.

MORATEL.

Les aboyeurs de la Bretagne.

Si les faits n'étaient pas là pour le prouver, on aurait peine à croire que les superstitions aient encore d'aussi profondes racines dans certaines contrées. En pleine France, par exemple, on constate, sous l'influence des sentiments religieux, des faits tellement hors de raison, qu'on est presque tenté de les attribuer à la folie. La fête des aboyeurs, en Bretagne, en est un exemple.

Pour étayer leur superstition, les Bretons ont une légende qui se perd dans la nuit des temps.

Un jour, raconte-t-on, la Vierge descendit sur la terre; elle s'arrêta près d'une fontaine. Là se trouvaient trois lavandières qui se montrèrent à ce point malhonnêtes avec la sainte visiteuse qu'elles en arrivèrent à exciter un chien qui les accompagnait à mordre sa tunique.

Pour les punir, celle-ci les condamna, ainsi que tous leurs descendants, à aboyer chaque année, à pareil jour, et cela, depuis le lever de l'aurore jusqu'au moment où l'immersion forcée de la tête dans la fontaine mettrait fin à leur supplice.

Les laveuses eurent sans doute une nombreuse postérité, car les aboyeurs se comptent par milliers.

Au jour dit, dans un rayon de plusieurs lieues autour de Josselin, on voit s'acheminer à pied, par tous les bas chemins qui conduisent à la fontaine expiatoire, hommes, femmes, enfants et vieillards; tous aboyant à se tordre les mâchoires.

D'abord, les groupes sont isolés, puis la foule, en approchant du but, se fait de plus en plus compacte; alors les cris deviennent des hurlements; la meute humaine, au gosier éraillé, au visage convulsionné par la douleur et l'effort, ne pousse plus que des sons rauques. La scène est horrible; pas un geste, pas une plainte, pas un sourire même chez les spectateurs pour venir interrompre cette manifestation d'une troupe affolée par la superstition.

La contagion de l'aboiement gagne jusqu'aux en-